

Bruno Grégoire

## Agadez, ressac

(bestiaire second)

«Notre remède est plus proche du venin  
scorpion des salines  
que des palais et jardins  
de Bagdad»

Hawad, *Caravane de la soif*

### SANCTUAIRE

À la lisière vague  
de la ville qui se terre, à la lisière jonchée  
de chameaux qu'on entrave, là les bêtes qui vivent  
– et le ciel leur tombait dans le ventre  
par poignées éperdues de pierres, de sable –  
où toute ma vie penche dans un autre corps,  
l'épaule qu'un enfant ose  
sans guider personne le long aveugle des rues,

où mes mains ne sont plus les miennes comme elles frôlent  
les serrures, les forges, le feu  
que ton absence gouverne.

## SIESTES BLANCHES

En ce temps j'aborde au rivage, aux rivages blancs  
sous un ciel de poutres et de nattes, repaire  
d'un lézard – sa langue, ses yeux qui se noient.

Bougent la porte, le volet, presque rien  
sous la pression légère du vent où tout un monde meurt,  
pilon sourd écrasé, soleil  
dans le mortier en ruine d'un autre monde.

Bercé par la plainte ou le rire de quelle enfance  
tout en lames reposées dehors, liquide brassée de perles,  
à n'en pouvoir éprouver la grâce, l'eau  
sinon profonde refusée, déserte,  
je m'endormais je m'endors sans trouver le sommeil,  
les oiseaux de mer, les nuées –

## BOURREAU SANS VISAGE

On étouffe, on étouffe  
sous le sable les tambours de guerre.  
Des enfants nus comme le don du désert, font rouler  
d'énormes bidons vides jusqu'au flanc des montagnes;  
leurs frères, sanglés dans les hardes que tu voudrais mentir,  
mettent le feu aux ordures  
sur les places bossues où les chiens rôdent la nuit.

On efface, on efface  
des quatre piliers de la tente les inscriptions,  
on amasse le bois aux carrefours sans issue,  
dans le vacarme ultime – l'illisible –  
des ondes qui grésillent, mordues  
par la poussière.

Raclant de leurs sandales rêches l'ombre des cours,  
des femmes de cent ans  
se lèvent en plein jour les yeux révoltés,  
se jettent contre en silence les murs:  
jamais elles n'auront plus pour le large ce regard  
priant la brûlure du sel comme il venge;  
sous leurs fronts sculptés dans la même injure  
leurs fils ont mêlé au voile la minceur de leurs mains  
alors qu'ils déclinent à la face  
d'un bourreau sans visage leurs crimes de seigneurs.

## À LA POUSSIÈRE, AUX AMANTS

Traître ni esclave celui  
effacé à n'en croire de ses yeux le désert, l'orgueil  
de scruter encore la brume sèche  
où s'épousent les pistes sans remords, sans rêves,  
et le dos qu'il tourne  
au palais, à la langue d'un sultan en exil.

Au loin vivante ou morte, au loin la ville  
sans fard comble les amants, la poussière; ne livre  
l'outrage de son or  
qu'au voile à peine couvrant l'haleine, l'âcre,  
d'une gorge et son vertige vrai renoncés,

la même prophétie que le vent porte  
depuis le minaret aveugle, hérissé  
de corbeaux sans dieu  
jusqu'à l'étal des bouchers, la frénésie des mouches –

## LA PLUIE AGADEZ

C'est peu de poussière dans nos bouches,  
l'angle d'une rue que ronge sa prière,  
la rouille des jouets  
ensablés sous les arbres difficiles,  
un visage soudain où finit le monde  
et quel rire sombre s'éloigne, claque avec l'étoffe  
de la belle rendue à son maître –

Qu'au ciel une extrême pâleur se renie,  
échappe une poignée de perles froides, narquoises  
et je sais comme on crache par-devers soi,  
comme au fond des branches, des branches d'acacia  
versent les grillons dans le silence, versent;  
que des pierres se fendent le soir au bord des routes,  
désignant aux scorpions le seuil, la jetée  
d'une maison sans lumière.

## PORTEUSES D'EAU

S'il a fallu encore que je me cache,  
allant voûté parmi les lampes, les lampes à pétrole,  
là sous mes épaules noires d'insectes éblouis,  
j'ai connu en amont la nuit féroce et calme  
où deux bêtes profondes, couchées l'une contre l'autre  
s'écoutent longuement respirer  
pour entrer sans mourir dans le sommeil.

De rares porteuses d'eau venaient sans me surprendre,  
et se moquaient de toutes ces pierres dans mes bras.  
Elles dansaient sur moi leurs gestes, leur évidence  
jusqu'au point du jour  
puis hautaines descendaient à la ville  
l'eau fraîche maintenant dans les jarres plus légères.

## PLEINE LUNE

Sahara la nuit, Sahara  
comme infuse le thé amer sous la lune,  
comme on dresse des béquilles pour se taire,  
soutenir l'antique drap d'étoiles recousu  
quand la ville basse, louvoyante  
tord ses murs frôlés d'yeux et d'ombres.

Je me souviens je m'étends dehors, ça s'éveille  
à perte de vue, de mémoire,  
derrière la maison maussade et ses fenêtres  
aux barreaux blancs écartés –  
j'épie la caravane dont on murmure  
qu'elle aurait eu raison du désert et des hommes.

Mon amour l'araignée recluse loin des lampes, l'insomnie  
et toutes ces mouches dans leurs camisoles de cendre,  
sans pouvoir un jour déchiffrer  
l'intime offense en toute beauté impérissable...  
Les coqs n'ont cessé la nuit entière de hurler  
en même temps qu'un chat longait lent, lent l'orée du jardin,  
découvrant ses mâchoires où luisait une mante  
religieuse.

Le vent ne retombait plus.

Agadez, 1986 - Paris, 1996.